Extrait 3

« Fâtihâ »¹ (*Délivrance*)

Aussitôt sorti de l'orphelinat gouvernemental, on m'a enrôlé dans l'armée. J'étais fort et en bonne santé. J'avais les jambes et les bras plus longs et plus musclés que la moyenne des hommes. Je mesurais six pieds neuf pouces. Dans le peloton, on m'appelait « le dieu ». Mon entrée dans l'armée a signifié pour moi un tournant majeur du destin et tout ce que j'ai fait a entraîné une croissance de mon prestige et de mon revenu. Tous les soldats du peloton me connaissaient. Le major Sardâr Himmatsinh avait beaucoup de considération pour moi parce qu'une fois, je lui avais sauvé la vie. De plus, je ne sais pourquoi sa seule vue me remplissait de dévotion et de confiance. J'avais beaucoup de respect pour lui et Sardâr Sâhab avait à mon égard un comportement plein d'affection et d'amitié.

Je n'ai connu ni mon père ni ma mère et n'ai d'eux aucun souvenir. Parfois, lorsque je me penche sur cette question, une image obscure apparaît : une famille vivant au milieu de grandes montagnes et le visage d'une femme qui était peut-être ma mère. Je suis donc né dans les montagnes. A 80 milles à l'est de Peshâwar, il y a un village qui s'appelle Kulâhâ où se trouve un orphelinat gouvernemental. C'est là que j'ai été élevé. En sortant de là, je suis entré directement dans l'armée. Mon corps a été façonné par l'Himalaya et je suis aussi grand et sauvage que les Afrîdî, les Giljaï, les Mahsûdî et les membres des autres tribus des montagnes. S'il y a une différence entre leur vie et la mienne, c'est celle de la civilisation. Je suis capable de lire et d'écrire, de tenir une conversation, de respecter l'étiquette et la hiérarchie sociale. Pourtant, mon apparence est celle d'un homme de la frontière.

J'éprouve parfois un violent désir de prendre un congé et d'aller me promener dans les montagnes. Mais les nécessités de la vie m'obligent à refouler ce désir. Il n'y a rien à manger dans ces régions arides. Pour un peu de pain, on n'hésite pas à tuer, pour se procurer un vêtement, on peut abandonner un cadavre après l'avoir déchiqueté. Pour se procurer des carabines, on tend des embuscades à l'armée gouvernementale. De plus, tous les habitants de ces jungles me connaissaient et voulaient avoir ma peau. S'ils me rencontraient, ils me feraient certainement disparaître de la surface de la terre. Je ne sais combien j'ai tué d'Afrîdî et de Giljaï, combien j'en ai attrapés et jetés en prison ni combien de leurs villages j'ai détruits. Aussi, j'étais très prudent et lorsque je me rendais dans ces régions, je ne demeurais jamais plus d'une semaine au même endroit.

Extrait 4

(« Fâtihâ » : *Un jour qu'il a tué un vieil Afrîdî, le jeune homme se sent pour la première fois coupable et anxieux de la vengeance probable d'une femme étrange et sauvage qu'il suppose être sa fille, Tûrayâ, dont les tragiques amours viennent de lui être contées par le Sardâr*)

... Même si je dormais, ma conscience était éveillée. Il me semblait qu'une femme, dont les traits se rapprochaient beaucoup de ceux de Tûrayâ, mais qui était encore plus terrifiante qu'elle, avait percé le mur et pénétré à l'intérieur de la maison. Elle avait dans la main un couteau acéré qui brillait à la lueur de la lanterne. Elle s'avançait prudemment vers moi en regardant attentivement. En la voyant, je voulus me lever, mais mes membres refusaient de répondre comme s'ils étaient sans vie. La femme était maintenant tout près de moi. Elle m'a regardé quelques instants puis elle a levé la main avec le couteau. J'ai essayé de crier, mais ma gorge s'est étranglée. Pas un son ne sortit de ma bouche. Elle a immobilisé mes mains sous ses genoux et elle s'est assise sur moi. Je me suis débattu et mes yeux se sont ouverts. Une femme kaboule était bel et bien assise sur moi. Elle avait un couteau dans la main. Et elle se préparait à frapper.

J'ai dit : « Qui est-ce ? Tûrayâ ? »

¹ al-fâtihâ, sourate d'introduction au Coran, signifie "celle qui ouvre".

C'était bel et bien Tûrayâ. En me retenant avec force, elle dit : « Oui, je suis Tûrayâ. Aujourd'hui, tu as tué mon père. Tu vas le payer de ta vie ».

Sur ces mots, elle leva le couteau. Mon sort s'est joué à ce moment. Le goût de vivre m'a donné du courage, car je n'étais pas prêt à mourir. J'avais encore beaucoup de désirs inassouvis. J'ai tenté de toutes mes forces de me libérer le bras droit et d'un coup sec ce fut fait. J'ai saisi de toutes mes forces la main de Tûrayâ. Mais je ne sais pourquoi, Tûrayâ n'a opposé aucune résistance. En me voyant la main, elle s'est écartée de moi. Ses yeux étaient vitreux et elle les gardait fixés sur ma main.

Je lui dis en riant : « Tûrayâ, la chance a tourné maintenant. C'est à ton tour de mourir. J'ai tué ton père et maintenant je vais te tuer toi aussi ».

Tûrayâ avait toujours les yeux fixés sur ma main. Elle ne répondit pas.

Je l'ai secouée en disant : « Pourquoi ne parles-tu pas ? Maintenant ta vie est entre mes mains ».

Tûrayâ sortit de sa torpeur. Elle dit d'un ton sérieux et résolu : « Tu es mon frère. C'est ton père que tu as tué aujourd'hui ».

En entendant cela, je ne pus m'empêcher de rire. Je lui dis : « J'ai appris aujourd'hui que les Afrîdî peuvent être hypocrites eux aussi ».

Tûrayâ répliqua d'une voix calme : « Tu es mon grand frère Nâzîr qui était perdu. Le signe que tu as sur la main révèle que tu es mon frère perdu ».

Depuis mon enfance, j'avais un serpent tatoué sur la main. Cela est inscrit dans le registre militaire.

Je lui dis en riant : « Tûrayâ, je ne tomberai pas dans ton piège. Je ne te laisserai certainement pas aller ».

Laissant tomber le couteau, Tûrayâ dit : « Tu es vraiment mon frère. Si tu ne me crois pas regarde ma main droite. Un serpent comme le tien y est tatoué ».

traduit du hindi par Fernand Ouellett